terroristes. Comme je demandais à Von Kotten pourquoi l'on ne mettait pas d'obstacles à la perpétration de ces actes dès que les plans en étaient arrêtés, *puisque la police ne les ignorait pas, il me répondit* : « Sans doute, on pourrait le faire, mais dans ce cas la peine serait moindre. *Il en est tout autrement lorsqu'on met la main sur les auteurs au moment de l'exécution d'un acte.*

Quelques jours après, Von Kotten présentait Rips au colonel Klimovitch, haut fonctionnaire de l'Okhana de Pétersbourg, dont les paroles devaient être encore plus cyniques et plus significatives :

*Savez-vous, dit-il en s'adressant à moi, la vie aujourd'hui devient sans intérêt. Pas d'affaires !*

*Je feignis de ne pas comprendre et je me récriai : « Comment, sans intérêt ? Vous dites qu'il n'y a pas d'affaires, mais jetez donc un coup d'œil dans les journaux. Il n'est question tous les jours que d'attentats, d'agressions, d'expropriations. Tous les jours, la liste des exécutions s'allonge. »*

*— Comment ne comprenez-vous pas, me répondit le colonel Klimovitch, que toutes ces petites affaires, notamment les expropriations actuelles,* n'ont qu'un médiocre intérêt pour nous. *La police ordinaire est à même d'en découvrir les auteurs. Pour nous autres, pour notre raison d'être, il faut* d'autres affaires. Celles-là seules nous procurent du travail et la possibilité de gagner beaucoup. Quand il n'y a pas de ces affaires-là, c'est ennuyeux, très ennuyeux pour nous.

**Il ne faut rien empêcher !**

Rips avait compris cependant. Il crut opportun de demander quelle devait être son attitude au cas où il lui serait donné d'assister à la préparation d'un acte terroriste :

*Devrai-je chercher à dissuader les camarades, devrai-je, au contraire, encourager toutes leurs entreprises ? Je note ici qu'à la même question posée sous une autre forme, à notre dernière entrevue, Von Kotten m'avait dit : « Il vaudra mieux pour vous de vous faire autant que possible et d'écouter tout ce qui se dira autour de vous ». Comme je lui demandais ce que je devais faire au cas où l'on me chargerait de quelque chose, il m'avait répondu : « Incontestablement, vous devez accepter et nous faire tout connaître immédiatement... Vous ne devez jamais vous opposer à un acte terroriste. Cela n'est pas avantageux pour vous-même, car vous pourriez vous perdre aux yeux des révolutionnaires qui vous classeraient au nombre des lâches et se défieraient de vous. Vous devez donc, au contraire, prendre sur vous toutes les charges, puisque vous êtes assuré d'avance de ne courir aucun risque. Que les affaires commencent le plus vite possible. »*

*Comme je lui disais que je le comprenais très bien, il échangea avec Von Kotten un sourire de satisfaction.*

**Les remords de Rips**

Rips après avoir rappelé que seule l'idée de servir la Cause l'avait amené à étouffer en lui le dégoût que lui avait causé le contact avec la police, expose l'évolution qui se produisit dans son esprit :

*Souvent, pendant mes entretiens avec Von Kotten et Klimovitch, je sentais mes nerfs se tendre et l'envie me montait à la bouche de vomir tout ce que j'avais de haine pour ces deux hommes qui, outre qu'ils étaient des ennemis mortels du parti révolutionnaire, personnifiaient ce que la Russie compte de honte et d'abjection. Maintenant que plusieurs semaines se sont écoulées depuis les événements que j'ai contés, une transformation complète s'est opérée en moi.*

Et le jeune révolutionnaire, qui a senti la faute irréparable qu'il a commise, termine par cette émouvante objurgation aux camarades qui seraient tentés de l'imiter :

*J'ai commencé à écrire ces mémoires dans un moment de détresse morale telle qu'il est je crois, difficile pour ceux qui ne l'ont pas vécu de le comprendre. Certain que d'autres après moi seront exposés à la tentation d'entrer au service de la police, que comme moi, ils accepteront l'offre qui leur sera faite, qu'ils agiront ainsi avec l'idée de se rendre utiles au parti révolutionnaire, et comme moi ils penseront que cette tâche, quoique pas aisée, est possible, j'ai pensé qu'il était de mon devoir sacré de leur crier : « Garde à vous ! Prenez garde, vous qui luttez pour la cause du peuple, vous qui êtes forts de votre honnêteté, de vous couvrir de boue. L'homme qui a fait une chute dans l'eau ou dans la boue en sort trempé ou sali, mais l'eau, la boue disparaîtront. Il n'en est pas de même de celui qui tombe dans la boue de la police russe, jamais il ne pourra en sortir. Sachez que le serrement de la main d'un homme de l'espèce de Von Kotten ou de Klimovitch laisse une tare indélébile.*

Et c'est ainsi qu'on s'explique comment Rips, pour venger son honneur de révolutionnaire accueillit à coups de revolver le misérable qui l'avait compromis.

J. L.

# La Grève des Serruriers

Nous entrons aujourd'hui dans la quatrième semaine de grève et rien n'autorise à croire que des défections se produisent dans les rangs des ouvriers serruriers grévistes.

Rappelons rapidement les causes et les phases du conflit : Les ouvriers serruriers sont ceux qui, dans le bâtiment, ont les salaires les plus modiques. Il y a sept semaines environ, à la suite d'une série de réunions dont il en avait reçu le mandat, le Syndicat ouvrier écrivait aux deux syndicats patronaux une lettre leur soumettant les revendications des ouvriers. Ces revendications portaient principalement sur l'augmentation des salaires et la limitation à neuf heures de la journée de travail. Une entrevue était demandée.

Le plus important des syndicats patronaux, celui qui groupe les gros entrepreneurs et qui a son siège rue de Lutèce, crut habile de prétendre que les revendications ne furent pas soumises avant la cessation du travail. C'était faux, nous en avons fait, ici, la preuve irréfutable en confondant les auteurs de cette manœuvre.

Depuis, les deux syndicats patronaux ont enfin répondu pour dire qu'ils refusaient d'entamer des pourparlers avec les ouvriers.

Mais les grévistes tiennent bon. Tous les jours ils se réunissent dans toutes les salles de la Bourse du travail, trop petites pour les contenir. Ils ont installé les soupes communistes et maintenant que la résistance est organisée, ils sont bien résolus à lutter jusqu'au bout.

Aujourd'hui même, le Comité de grève a rendez-vous avec plusieurs patrons, qui considèrent que la grève a trop duré pour leurs intérêts. Que résultera-t-il de cette entrevue ? Nous le saurons bientôt ; mais, dores et déjà, les patrons sentent que leurs syndicats ont fait fausse route.

C'est un élan superbe qui a emporté tous les ouvriers de cette très importante corporation dans un mouvement de grève générale.

Les soupes communistes fonctionnent avec d'énormes sacrifices, car elles ont plus de 30.000 bouches à nourrir.

Toutes les organisations du bâtiment, si vivement intéressées au triomphe de cette grève, font leur devoir, tant sur les chantiers en en chassant les renégats serruriers, que pécuniairement en envoyant des secours au Comité de grève.

Mais, il faut que l'effort soit plus étendu et que, individuellement autant que collectivement, chacun fasse son devoir à l'égard des grévistes et de leurs familles.

Après trois semaines d'une grève absolument générale les ouvriers serruriers en bâtiment ont droit à la solidarité effective de tous les travailleurs.

*Pour faciliter à chacun le versement de son obole fraternelle,* l'Humanité *a ouvert une souscription. Elle recevra les fonds qui lui seront adressés pour les grévistes serruriers et publiera la liste des souscripteurs.*

Un effort de chacun et les dirigeants des organisations patronales devront convenir de leur erreur et les ouvriers serruriers pourront reprendre dignement le travail, après avoir fait triompher leurs légitimes revendications.

A. L.

# A CALAIS

## Pour faire flotter le « Pluviôse »

*Calais*, 12 juin. — Afin de rendre plus rapide la douloureuse besogne de sortie des cadavres, on s'efforce à faire flotter le submersible.

Pour y parvenir, on s'efforce d'obstruer les brèches. On dispose à l'intérieur et à l'extérieur des cloisons de planches, entre lesquelles on coule du ciment à prise rapide. Puis, on disposera autour du *Pluviôse* de nombreux tonneaux reliés ensemble et dont la poussée arrachera du fond le submersible, d'autant plus aisément que deux pompes tâchent d'épuiser l'eau qui l'emplit.

**ENCORE DEUX CADAVRES**

*Calais*, 12 juin. — A dix heures du matin, on retire un troisième cadavre du *Pluviôse* par le capot avant.

Les assistants, douloureusement émus, se découvrent.

*Calais*, 12 juin, 10 h. 15 matin. — Le cadavre qui a été retiré tout à l'heure est celui de Liot, quartier-maître mécanicien. Une enveloppe, trouvée dans une de ses poches, a permis son identification. Il est méconnaissable.

On retire à l'instant un quatrième cadavre, toujours par le capot d'avant.

*Calas*, 12 juin, 11 h. 5 m. — Le quatrième cadavre est celui du quartier-maître mécanicien Manach.

La marée montante interrompt les travaux.

Le *Pluviôse* n'est pas encore en état de flotter. Les scaphandriers vont continuer à obstruer la brèche.

L'extraction des cadavres ne pourra reprendre qu'à la prochaine basse mer, ce soir à dix heures.

M. Chéron s'est rendu sur un chaland, où il a salué la dépouille du quartier-maître Manach.

*Calais*, 12 juin. — Le préfet dit que trois jours s'écouleront entre l'extraction du dernier cadavre et les funérailles.

Quatre mille hommes de troupe et quatre escadrons de cavalerie seront à Calais pour la cérémonie.

M. Chéron a demandé que les marins ayant participé au sauvetage aient place dans le cortège.

*Calais*, 12 juin. — Dès que la toilette funèbre est faite, les cadavres sont mis en bière, en présence des membres de la famille, de MM. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la marine ; Trépont, préfet du Pas-de-Calais ; Rischman, sous-préfet de Calais, et des médecins.

Les cercueils sont placés dans le dépôt mortuaire, où ils sont recouverts d'un drap tricolore.

Quatre soldats, baïonnette au canon, prennent la garde autour de chacun d'eux.

**CHUTE D'UN AVIATEUR**

*Vichy*, 12 juin. — Après avoir parcouru 1.200 mètres à 40 mètres au-dessus de l'Allier l'aviateur Kuhling, pris par un remous, est tombé sur la rive droite. Il s'est blessé à la main et son appareil a été brisé.

# Dans les Cuisines Ambulantes

## Les cuisines « à bord » des wagons-restaurants. — Des journées de dix-huit heures, des salaires mensuels de 80 francs. — Calais-Vintimille et retour. Voyage sur la Côte d'Azur.

Si, par hasard, vous aviez pénétré, un soir des dernières semaines écoulées, en certains petits cafés qui avoisinent les gares — rue de Maubeuge, rue de Lyon — vous eussiez remarqué, dans l'arrière-boutique, un cercle attentif autour d'un conférencier. Les auditeurs étaient des cuisiniers et commis de cuisine de la Compagnie internationale des Wagons-restaurants. L'orateur était un délégué de la Chambre syndicale ouvrière des cuisiniers de Paris. La réunion avait pour but de grouper les premiers dans l'espoir d'améliorer leur condition, incroyablement misérable, de diminuer leurs journées de labeur qui atteignent *régulièrement* vingt heures sur certaines lignes, de les protéger contre l'arbitraire despotique de la très riche, très puissante et très parcimonieuse Compagnie qui les emploie.

**La cuisine du wagon-restaurant**

Des travailleurs mal renseignés les envient, ces ouvriers de chemins de fer qui « voient du pays », ces ouvriers dont l'horizon de labeur n'est pas borné du matin au soir par le mur de l'atelier. Les ouvriers de la Compagnie des Wagons-restaurants n'inspirent pas l'envie. Assistez plutôt à leur labeur quotidien.

Nous avons visité — MM. les contrôleurs ne sauraient être toujours présents ! — de nombreuses cuisines roulantes. Ce sont des réduits étroits où deux hommes — le chef et son commis — tiennent en se bousculant. La place est mesurée si parcimonieusement que nombre d'ustensiles, durant le service, doivent être mis hors la cuisine dont ils condamnent la porte. Un réservoir d'eau bouillante est fixé au plafond ; en cas d'accident — tamponnement, déraillement ; il en est arrivé déjà sur nos lignes de chemins de fer, n'est-ce pas ? — le réservoir est immédiatement défoncé et le contenu ébouillante les ouvriers. Dans ce boyau large d'un mètre, les cuisiniers, la face congestionnée par le feu ardent des fourneaux, la nuque glacée par le courant d'air que provoque le train lancé à toute vitesse — on ne peut vivre là que les vasistas baissés — travaillent en équilibre instable, les jambes rompues par la trépidation. Ce n'est pas une petite difficulté qu'accomplir une besogne dans la cuisine d'un wagon qui fait ses 80 kilomètres à l'heure ; les hommes s'arcboutent aux parois, se cramponnent aux saillies, les cahots les jettent l'un contre l'autre, le maniement des couteaux de cuisine devient un danger.

**De six heures du matin à minuit**

Voici maintenant leur « journée » dans cette étuve ambulante, tressautante, surchauffée. Choisissons une ligne ordinaire : Paris-Limoges. A 6 heures du matin très exactement, le commis se trouve au magasin central de la Compagnie, rue de Maubeuge, pour prendre livraison des denrées culinaires que le wagon-restaurant utilise.

A 8 heures et demie, la livraison en gare est terminée ; près de son chef le commis s'installe dans la cuisine et commence la *mise en place*, la préparation du repas. A 10 h. 16, départ. A 11 heures, de Juvisy aux Aubrais, le déjeuner de la première série est servi. A Vierzon, c'est le tour de la seconde série. A Châteauroux, celui de la troisième. Pas le temps de souffler : les fourneaux flamboient, les voyageurs s'impatientent. A 3 heures, les deux ouvriers déjeunent à leur tour, debout dans leur étuve, car il leur est défendu naturellement de s'asseoir dans la salle du restaurant. A 4 h. 20, arrivée à Limoges. Pas de répit ; on commence immédiatement la mise en place pour le repas du soir. A 6 h. 7, départ de Limoges. A 7 heures, service de la première série. A minuit 7 — sauf retard — arrivée à Paris. Il n'est pas loin de minuit 30 quand les deux ouvriers quittent le wagon. Calculez, s'il vous plaît, la durée du labeur *quotidien* ininterrompu — le train de Limoges repartira à la même heure demain, n'est-ce pas ? — du commis de cuisine : de six heures du matin à minuit 30, *plus de dix-huit heures !*

A une heure trente du matin, cet ouvrier rentre chez lui. A 4 heures et demie du matin, il sera debout afin de ne pas manquer l'ouverture du magasin central. Pas de repos hebdomadaire : le repos groupé, trois jours par mois, six jours tous les trimestres, quatre jours en fin d'année. En rémunération d'un tel labeur, le commis de cuisine reçoit 70 francs pour commencer, puis 80 francs par mois.

N'est-ce pas une honte ?

Le chef reçoit 150 francs par mois. Quand il gagne 180 francs, il atteint le maximum. Le service de certaines lignes oblige les cuisiniers à coucher au point terminus ou en une ville du parcours, d'où nécessité pour eux de louer deux domiciles. Aucune indemnité ne leur est accordée pour cet énorme supplément de frais. Le chef est responsable pécuniairement de tout le matériel de sa cuisine. Comme son commis, sur simple dénonciation d'un contrôleur, pour « mauvaise tenue du wagon », il est frappé de « mises à pied ». Enfin, il est tenu, sous peine de révocation, de « faire rendre » à sa cuisine un revenu ainsi calculé : 36 francs de denrées culinaires doivent rapporter 100 francs de recettes — sans préjudice de la nourriture des six employés du wagon-restaurant. La Compagnie, on le voit, ne se contente pas de « petits bénéfices ».

**Sur les trains de luxe**

Le service de dix-huit heures, institué sur « Paris-Limoges et retour », est imposé sur vingt autres lignes. Voulez-vous connaître le service des lignes de luxe ? Prenons ensemble Paris-Côte d'Azur ; l'excursion est agréable pour qui ne la fait pas dans la cuisine du wagon-restaurant !

A 6 heures du matin, le commis est au magasin central. A 7 heures et demie, il est dans la voiture. A 9 heures départ. Mise en place. A 10 h. 45, service de la première série (40 couverts). A midi, seconde série. A une heure un quart, troisième. A deux heures et demie, le service des séries est terminé. Les cuisiniers vont-ils pouvoir prendre leur repas ? Non, car le service *à la carte* continue. 3 h. 16 : nous sommes à Lyon. Enfin, les ouvriers de l'étuve ambulante vont se mettre à table ? — nous avons dit que c'était là une façon de parler, un euphémisme. — Point, car les voyageurs de la première série qui ont déjeuné à 10 h. 45 ont faim : que faire en un wagon à moins que l'on ne mange ? Le service des collations : thé, sandwichs, gâteaux, commence et se poursuit jusqu'à Avignon : 6 heures. C'est l'heure enfin où les cuisiniers... déjeuneront ? Jamais de la vie : la première série du dîner prend place. A Marseille, c'est le tour de la seconde série. A Toulon, celui de la troisième. De Saint-Raphaël (9 h. 50) jusqu'à Nice (10 h. 50) s'achève le service à la carte. Il est onze heures ! Cette fois, tous les voyageurs sont servis et abondamment servis. Les cuisiniers vont « se restaurer » ; ils feront — comment dire ? — un « dîner-déjeunatoire » parmi les linges sales que les garçons doivent rendre à Vintimille et qu'ils trient avant l'arrivée. Minuit 40 — sauf retard — : Vintimilles, arrêt définitif, repos prolongé. A moins que les cuisiniers ne fassent un *redoublement*, opération fréquente, grâce auquel ils s'embarqueront dès 6 heures et demie du matin sur le Riviera, par exemple, qui les emmènera à Berlin par Lyon et Besançon...

**Cinquante heures de service**

Si vous n'êtes pas trop fatigués, nous prendrons place encore auprès des cuisiniers du *Méditerranée-Express*. Le voyage est instructif. Entrée dans le wagon à 1 heure de l'après-midi, à Calais. Départ à 3 heures. Arrivée à Vintimille le lendemain à 1 heure de l'après-midi (coucher sur les tapis du wagon, comme les chiens). Départ de Vintimille *le jour même*, à 3 h. 50 du soir. Arrivée à Paris le lendemain à 8 h. 50 du matin. On manque généralement la correspondance et l'on arrive à Calais à 3 h. 25 de l'après-midi ; à 1 heure, si l'on peut correspondre sans retard, soit 48 à 50 heures de service. Les commis reçoivent sur cette ligne 90 francs par mois.

Ce sera non seulement une bonne action syndicale, mais une bonne action tout court que d'arracher ces jeunes hommes à une telle servitude, que d'imposer à leurs employeurs la limitation des journées de travail, le repos hebdomadaire, des salaires... humains.

La Chambre syndicale ouvrière des cuisiniers de Paris saura accomplir cette indispensable besogne. On n'a pas le droit de détruire la santé de garçons de vingt ans, de leur imposer cinquante heures d'un labeur écrasant, pour 90 francs par mois !

L.-M. BONNEFF.

*Tous les travailleurs des wagons-restaurants sont invités à la*

**REUNION GENERALE DE LA CORPORATION**

*qui aura lieu aujourd'hui, à neuf heures et demie du soir, salle du Café de l'Arrivée, 19, boulevard Diderot (près la gare de Lyon).*

# A TRAVERS PARIS

## L'Élection du XVe

C'est pour le 3 juillet prochain que sont convoqués les électeurs du 15e arrondissement à l'effet d'élire un député en remplacement du citoyen Chauvière.

Divers journaux ayant annoncé que le citoyen Alexandre Varenne « avait d'abord posé sa candidature puis l'avait retirée », notre ami nous prie de faire savoir qu'interviewé à ce sujet par un reporter de l'Agence Fournier, il a déclaré, en conformité des règlements du Parti et selon un usage constant, qu'il n'avait eu « ni à poser ni à retirer sa candidature, l'organisation locale étant seule compétente pour désigner le porte-drapeau du Parti ».

**Crime ou suicide ?**

Un jeune homme, bien vêtu, paraissant âgé de 25 à 28 ans, a été trouvé au fond du parc de Versailles, au pied d'un arbre, grièvement blessé : il avait reçu une balle dans la tête, et l'œil droit était troué.

Cet inconnu, transporté à l'hôpital civil, fut reconnu, à quelques mots qu'il prononça pour être de nationalité russe. Mais, mis en présence d'un interprète, il refusa obstinément de répondre aux questions qui lui étaient posées.

Comme on n'a pas retrouvé d'arme à ses côtés, on se perd en conjectures sur cette affaire mystérieuse.

**Le flair de la police**

Un parfumeur de Neuilly, qui voyait disparaître de nombreux flacons, établit une surveillance qui aboutit à l'arrestation de deux sœurs, Eugénie et Augustine Gueldin, employées dans l'établissement.

Elles avouèrent avoir commis ces vols au profit de l'amant d'Augustine, un nommé Emile Pelvin.

La police le cherchait en vain quand, passant sur le pont de Neuilly, des agents furent frappés de l'odeur pénétrante et agréable qui se dégageait d'un groupe de jeunes gens aux allures louches et dont la mise ne concordait pas avec un pareil abus de parfums.

Aussitôt emmenés au poste, ils furent reconnus pour être les auteurs d'une attaque à main armée commise récemment dans un café voisin de la gare de Courbevoie.

Ce sont les nommés Emile Pelvin, chef de bande, Louis Dormau, Jules Chréti, Eugène Galloden, âgés d'une vingtaine d'années et tous repris de justice.

Qui niera maintenant le flair de la police ?

# LES PREMIÈRES

OPERA. — *La Damnation de Faust*, de Berlioz.

M. Raoul Gunsbourg se justifie d'avoir mis à la scène la *Damnation de Faust* par les indications de gestes qui se lisent en marge de la partition. Mais il y a des indications pareilles dans *Harold*, dans *Lélio*, dans *Roméo et Juliette*, dans la symphonie fantastique. Il y en a dans la symphonie pastorale de Beethoven.

Que ne remanie-t-on la Pastorale en ballet-pantomime !... Ne riez pas. Je connais un directeur qui, très sérieusement, y songe.

Or, si le scénario rudimentaire par quoi tel compositeur étaye sa pensée, la concrète vis-à-vis de lui-même, légitime une version dramatique, il faut immédiatement représenter les moindres symphonies à programme... On ne s'ennuiera pas.

M. Gunsbourg assure que l'intention de Berlioz était de faire « jouer » la *Damnation*. Sans discuter davantage, j'observe simplement que l'ouvrage date de 1846, que Berlioz est mort en 1869, et je trouve extraordinaire qu'il n'ait pas réalisé son dessein dans une période de vingt-trois ans. Personne, en toute hypothèse, n'avait le droit de se substituer à lui.

« Je ne change pas une parole au texte, s'excuse M. Gunsbourg ; je n'ajoute pas une note à la musique ».

Il ne manquerait que cela ! Mais l'impresario monégasque ne prend pas garde que Berlioz eût précisément et nécessairement modifié ce texte, qu'il eût augmenté cette musique de récitatifs indispensables au théâtre. Et, puisque Berlioz n'était plus là pour les écrire, la *Damnation* devait conserver sa forme originale parfaite, achevée, — définitive en conséquence.

En somme, je pense qu'au lieu de fournir des explications qui n'expliquent rien, l'adaptateur pouvait répondre à ses critiques, franchement : « Je lance une affaire ». Et tout le monde aurait compris.

Que les directeurs se soient spontanément associés à cette affaire, point de surprise. Il en est un cependant chez lequel nous eussions aimé que l'artiste primât l'entrepreneur de spectacles...

La *Damnation de Faust* fut bien chantée hier soir par M. Franz, mieux encore par M. Renaud, Mlle Grandpean, maintes fois applaudis ailleurs en Méphistophélès et Marguerite.

Quant à la matérialisation de l'œuvre, pour ingénieuse qu'elle ait paru, comment le décorateur égalerait-il les magnifiques descriptions instrumentales du musicien ? — B. M.

# A PORT-AVIATION

**UNE JOURNEE POPULAIRE**

Paulhan, Latham, Rougier, Farman n'étaient pas hier à Juvisy et cependant quelle superbe journée sportive nous avons vécue.

Des aviateurs n'ayant jamais volé en public se sont comportés mieux que les gros ténors de l'aviation

De trois à sept heures du soir, l'aérodrome de Juvisy fut sans cesse sillonné par des aéroplanes de toutes grandeurs et de tous modèles. Le spectacle fut splendide et jamais meeting aéronautique, même Reims l'an passé ne vit une pareille quantité de vols. Par instants il y avait dans l'air deux, trois, quatre appareils tournant à des hauteurs différentes, les uns luttant pour la durée et la distance, d'autres pour la hauteur.

A certains moments l'émotion fut intense, surtout quand Ladougne et Chauveau voulurent conquérir le Prix de la hauteur.

Il serait trop long d'énumérer tous les vols qui ont été effectués hier, il me suffira de dire que Dubonnet et Didier volèrent respectivement chacun près de deux heures, et que dans le match que se livrèrent Chauveau et Ladougne ils montèrent, la première fois, l'un et l'autre à 65 mètres, puis Ladougne recommença pour atteindre 135 mètres. Chauveau, qui voulait enlever le prix, renouvela par deux fois sa tentative et atteignit 130 mètres.

H. KLEYNHOFF.

# Hors de France

*LES PUISSANCES, LA TURQUIE ET LA GRECE*

## LE JEU DE BASCULE

Les diplomates et les gouvernants qui ont leur responsabilité engagée dans le conflit gréco-turc n'ont pu découvrir encore une méthode meilleure que celle qu'ils emploient depuis bien des décades. C'est la Crète qui est toujours en question, et suivant que les guerres ou les révolutions donnent un peu plus d'importance à Athènes ou à Constantinople, on accroît ou on diminue les pouvoirs que l'un ou l'autre gouvernement prétend exercer.

On avait vu sans trop s'émouvoir les Crétois décider purement et simplement leur annexion à la Grèce ; ces réserves avaient été de pure forme. Mais les Jeunes-Turc ayant surpris le monde par le succès de leur révolution, ont attiré l'attention sur eux. En proie à de sérieuses difficultés intérieures, ils ont cherché un dérivatif dans cette question crétoise qui fournit toujours une matière abondante à toute intervention.

Mais peu habitués encore au maniement des affaires, ils ont mis trop de rondeur dans leurs réclamations. Un journal officieux de l'empire nous rapporte ainsi des paroles prononcées par Rifaat pacha : « Quand bien même le gouvernement ottoman voudrait céder, il ne le pourrait pas. Ce n'est pas pour la Turquie une question extérieure, c'est une question nationale, c'est une question intérieure et le gouvernement, quel qu'il soit, doit la traiter conformément aux aspirations nationales. »

Les puissances se sont empressées de reconnaître que le sultan était toujours le suzerain de l'île, mais elles n'ont pas vu d'inconvénient à ce que les députés chrétiens de l'assemblée prêtassent le serment qu'ils voulaient et toute leur habileté a consisté à faire aux membres du comité exécutif crétois des représentations et de leur envoyer une note les invitant à permettre aux députés musulmans de participer aux travaux de l'assemblée. Un nouveau haut commissaire sera rétabli et au cas où les Crétois feront la sourde oreille, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie feront « des démarches actives ».

On ne sait trop ce que cela veut dire, de même qu'on ne voit pas la nouveauté du procédé. Il semble bien qu'il restera inefficace, car les peuples de Turquie, fanatisés, risquent de dépasser de beaucoup les intentions de ceux qui les ont excités. Le *Stamboul* ne parle-t-il pas de guerre sainte, de prédications enflammées des ulémas ? Ce qui est sûr, c'est la généralité et la brutalité du boycottage à Smyrne, la situation est devenue si anormale que le drogman du consulat grec a dû tirer trois coups de revolver en l'air pour appeler du secours. A Salonique, aux Dardanelles, on est dans l'impossibilité absolue de décharger les cargaisons. A Samjoun, on craint que des massacres de Grecs n'aient eu lieu.

Pendant ce temps, les bataillons de volontaires se forment de tous côtés. On est mécontent à Constantinople, plus encore à Athènes.

Les diplomates feraient bien de trouver autre chose et les Turcs de ne pas susciter des difficultés internationales. Les Hellènes se montrent encore assez calmes. La Porte aurait tout intérêt à s'entendre amicalement avec le cabinet d'Athènes. Nous y gagnerions pour notre part un nouvel envoi de troupes d'occupation.

Léon REMY.

**ALLEMAGNE**

*La grève du bâtiment*

Les négociations entre les organisations patronales et les ouvriers du bâtiment allemands avaient abouti à un accord sur la rédaction du nouveau contrat collectif de travail, laissant du reste ouvertes les questions de salaires qui devaient être réglées par les organisations locales. Le conflit vient de renaître sur ce point dans nombre de villes d'Allemagne.

**DANEMARK**

*La 2e Conférence internationale des femmes socialistes*

Les 26 et 27 août aura lieu, à Copenhague, dans la salle du *Arbejdernes Forsamlingsbygning*, 69, Jagtvej, la seconde conférence internationale des femmes socialistes.

L'ordre du jour provisoire est le suivant :

1. Constitution de la Conférence ;
2. Relations entre les citoyennes organisées des différents pays ;
3. Moyens et tactique pour la conquête du droit du suffrage universel pour les femmes ;
4. Assistance sociale pour les mères et les enfants.

Sont invitées à prendre part à la Conférence, toutes les organisations de femmes socialistes et ouvrières qui acceptent le principe de la lutte de classe.

Les organisations de chaque pays sont libres d'adopter le système qu'elles croiront le meilleur pour élire leurs délégués.

Les rapports sur la situation de la femme et le mouvement féministe dans les diverses nations peuvent être envoyés jusqu'au 1er août.

Adresser la correspondance à la citoyenne Klara Zetkin, Wilhemshohe, Post Degerloch (Stuttgart).

**RUSSIE**

*Des contribuables qui se révoltent*

A Rechisa, district de Kovno, des emphytéotes et des propriétaires ont tué les géomètres chargés d'assigner les lots de terrain ; ils ont attaqué les gendarmes avec des massues et des haches. Un paysan a été tué ; un gendarme et beaucoup de paysans ont été blessés.

---

FEUILLETON DU 13 JUIN 1910 — 35

# Joson Meunier

**HISTOIRE D'UN PAYSAN LORRAIN**

PAR

*Émile* MOSELLY

DEUXIEME PARTIE

XIII

— SUITE —

C'étaient les lettres de Maurice, les palmarès du collège qui commémoraient ses succès, et des photographies le représentant aux différents moments de sa croissance, tout un musée, un assemblage de reliques, vieillottes et touchantes, qu'il passait en revue avec ferveur.

Il relisait les lettres, répétant tout haut les phrases avec l'illusion d'une voix qui lui aurait parlé, qui lui aurait dit les choses qu'il attendait. Il s'arrêtait parfois et approchant le papier jauni, tombant en loques, de ses yeux, qui se voilaient, il faisait effort pour déchiffrer des mots qui lui échappaient, des mots qu'il aurait voulu connaître, parce qu'ils renfermaient les détails les plus captivants, les épanchements les plus doux, à ce qu'il croyait.

Les lettres se suivaient rappelant dans leur ordre chronologique les années du lycée, le voyage en Allemagne, le séjour à l'Ecole Polytechnique et à Fontainebleau.

Les premières étaient longues, parfois même affectueuses, se répandant en menus détails, en faits insignifiants que l'on prodigue aux personnes qui nous sont chères, pour les faire pénétrer dans notre vie. Il racontait les incidents de sa vie au lycée, les tics du professeur de physique, les bons tours que ses camarades jouaient aux répétiteurs. Joson souriait. Cette autre année, à l'Ecole d'Application, ils étaient allés aux tirs de guerre. Maurice racontait les jours passés sous la tente, les beuveries de sous-lieutenants, toute une vie de plein air pittoresque et amusante.

Puis il s'était marié.

Alors les lettres devenaient rares, froides, officielles. On sentait qu'une affection remplissait sa vie, qui ne laissait plus de place au souvenir du vieux, qui lui restait fidèle. Elle se ressemblaient toutes, avec leurs phrases banales, leurs formules toutes faites, comme si l'image du père ne disait plus rien à l'enfant, ne faisait plus venir sous sa plume, ces mots aimants, gros de tendresse, qui, malgré la distance, s'insinuent jusqu'au cœur. Il disait : Nous sommes en décembre, et les femmes se promènent avec des ombrelles... ou la chaleur est accablante, nous ne dormons guère à cause des moustiques. Et il revenait toujours à ces détails touchant la température, comme s'il s'acquittait d'une corvée.

Ce n'était rien, mais de ce rien Joson se contentait, préférant ces pauvretés aux longs silences, qui le torturaient.

Il revenait aux photographies, et les étalait devant lui, ne se lassant pas de manier ces morceaux de carton. Il les rapprochait, comparait. Elles représentaient Maurice tout enfant avec des joues rondes, des cheveux frisés, lycéen, avec un soupçon de barbe naissante, polytechnicien, le front sérieux sous le bicorne. A mesure que les images se suivaient, Joson pouvait surprendre le lent travail de la vie, modelant ses premières ébauches, redressant les lignes, remplaçant la douceur par de la virilité et de la force. A les contempler fixement, une sorte de stupeur s'emparait de Joson. Il lui semblait que ces portraits où se précisait avec l'âge une dureté énigmatique, allaient parler tout-à-coup et lui livrer leur secret.

Une année, comme juin finissait, il eut une grande joie.

Le facteur lui remit une lettre. Avec un tremblement, il reconnut l'écriture de Maurice, et ayant brisé l'enveloppe, il lut ce qui suit :

Mon cher père,

Nous comptions passer un mois de vacances cet été, en Lorraine. J'aurais été heureux de te voir un peu longuement. Mais le sort en a décidé autrement. Nous profitons d'une occasion superbe, une offre d'un ami qui nous emmène en bateau de plaisance, le long des côtes de la Méditerranée ; nous visiterons la Corse, la Sicile, l'Adriatique, et si le temps le permet, nous pousserons jusqu'à Constantinople. C'est un véritable voyage, comme tu le vois, et dans des conditions de confortable qu'on n'oserait rêver. Mais pour te dédommager, Georges ira chez mes beaux parents. Il y passera ses deux mois de vacances et tu pourras le prendre avec toi, quelques jours de chaque semaine, si tu as quelqu'un de confiance pour le soigner. C'est un garçon déjà sérieux, précoce, un peu frêle. Je compte sur toi pour lui faire respirer l'air vif du plateau, et me le renvoyer avec de belles couleurs.

Adieu, je t'embrasse, ton fils :

MAURICE.

Joson compta les jours, vécut dans la fièvre, jusqu'au moment où un homme, envoyé du château, vint le prévenir que l'enfant était arrivé.

Il partit aussitôt et dans son impatience, franchit en une demi-heure les trois kilomètres qui séparaient le village de la résidence des Herbues.

Tout son être se tendait dans un élan furieux, un appel éperdu vers celui qu'il appelait déjà le « petiot », comme il avait appelé Maurice.

Il arriva au château, les pieds poudreux et le front suant. Un domestique l'introduisit dans le salon, solennel et muet, avec ses meubles vêtus de housses.

Une porte s'ouvrit : M. Mathias parut, distant et cérémonieux, comme il affectait d'être dans ses rencontres avec Joson.

Il précédait un garçonnet de six ans, vêtu d'un costume marin, dont le col rabattu dégageait la nuque gracile.

Embrasse ton grand-père, dit M. Mathias.

L'enfant s'avança, sans précipitation, et tendit son front encadré de boucles.

Joson le serra dans ses bras, puis il joignit les mains, frappé par la ressemblance extraordinaire qu'il avait avec Maurice.

C'était Maurice, en effet, qui revenait, Maurice à six ans, alors qu'il rentrait de l'école, les mains chargées de bons points. Et Joson s'attendrit, prêt à tout pardonner, pénétré d'un bonheur indicible à la vue de cette frêle créature, en qui tous ses morts aimés revivaient.

Puis, il remarqua aussitôt sa nuque frêle, ses mains maigres, la pâleur nacrée de ses tempes, où des veines transparaissaient :

— Mon Dieu, s'il venait à mourir, songea-t-il, tandis qu'une révolte soulevait son être à cette pensée.

M. Mathias se répandit en recommandations :

— Vous allez l'emmener avec vous, puisque c'est la volonté de votre fils. Soyez prudent, au moins. Veillez à ce qu'il ne prenne pas froid.

Un mouvement d'impatience saisit Joson. Bien sûr qu'il le veillerait, comme la prunelle de ses yeux. Il n'était pas encore tombé en enfance. Et M. Mathias continuait encore ses avertissements qu'ils étaient déjà sur la grand'route.

Il tenait Georges par la main, écoutant avec ravissement le petit pas qui trottinait à son côté.

Un ciel radieux reposait sur la cime des arbres sa voûte arrondie, vibrante du chant ininterrompu des alouettes ; dans les creux, les blés lourds ondulaient, arrosés par places du sang des coquelicots ou étoilés des fines têtes des bleuets.

Joson fit marcher l'enfant devant lui, tout ému de discerner dans ses gestes, dans son attitude, dans sa façon de tenir sa tête sur ses épaules, cette ressemblance du corps encore plus frappante que celle des traits.

L'enfant, à la dérobée, observait cette physionomie de vieux, ces traits frustes, cette voix aux rudes inflexions, tout prêt à se livrer, car il démêlait, avec la pénétration instinctive de l'enfant, une adoration qui s'offrait, toute.

— Marche, cours, disait Joson. Tu as l'air d'un empoté avec tes souliers vernis et ta culotte de drap fin. N'aie pas peur, on la déchirera ta belle culotte, aux arbres de la côte.

La petite figure pâlotte exprimait un étonnement sans bornes, en entendant ce langage nouveau :

— Les imbéciles, grommelait Joson, ils n'ont pas su l'élever, ils en feraient une poule mouillée.

L'enfant se rapprocha du grand'père. A propos d'un fleur rencontrée, d'un insecte voltigeant, il lui posait des questions avec cette naïveté citadine qui excite au plus haut point le dédain des paysans. Joson souriait. L'enfant revenait à la charge, montrait au contraire une application, un entêtement de grande personne.

Joson croyait entendre Maurice.

Un raccourci les amena sur les bords du Bouvade, dont les eaux frétillaient parmi des roches :

— Fais comme moi, dit Joson, choisis pour sauter les grosses pierres.

— Je ne sais pas, déclara le garçonnet.

Alors Joson le prit dans ses bras, et serrant contre sa poitrine le corps fluet, qu'il s'attristait de trouver si léger, pénétré de sa tiédeur vivante, il traversa le ruisseau. Puis il le garda à califourchon sur ses épaules, et le porta jusqu'à sa maison, sans vouloir le poser à terre.

Il l'assit à table, devant un plantureux déjeuner, préparé par la Simonette. L'enfant y toucha à peine ; Joson, à chaque instant, posait sa fourchette pour l'admirer.

Puis il l'emmena dans la prairie.

Alors commencèrent de longues, de délicieuses journées. Joson emmenait l'enfant sur les berges du Bouvade, lui montrant à pêcher les têtards, à capturer les moutoiles avec une charpagne promenée au creux des fosses. Retrouvant les jeux familiers de son enfance, Joson lui apprenait à construire de petits moulins d'écorce qui tournaient dans les ruisselets, à surprendre parmi les roseaux le nid artistement tressé de l'éparvatte. L'enfant se dégourdissait, courait, poussait des cris d'oiseau prenant son essor. Et leurs promenades se prolongeaient jusqu'à l'heure où les ombres des saules s'allongeaient sur les prés.

Alors ils rentraient et Georges faisait honneur aux repas de la Simonette, aux omelettes aux champignons et aux fritures. La vieille reconnaissante s'extasiait sur sa bonne mine.

(*A suivre.*)

Source gallicalabs.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France